3 1761 07955410 1

Chazet, André René Polydore
Alissan de
Mademoiselle Gaussin

PQ
2207
C27M3

Chazet

Mademoiselle Gaussin.

1806.

MADEMOISELLE GAUSSIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. CHAZET.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le premier frucridor an XIV.

LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1806.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MONDOR, fermier général.	M. *Duchaume.*
LANOUE, auteur comique.	M. *Henry.*
Mlle. GAUSSIN.	Mme *Desmares-Thésigny*
LISETTE, femme de chambre de mademoiselle Gaussin.	Mme. *Blosseville.*

La scène se passe dans le salon de Mademoiselle Gaussin.

MADEMOISELLE GAUSSIN.

Le théâtre représente un appartement.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

Je ne crois pas qu'il y ait de place plus agréable que la mienne ; femme de chambre de mademoiselle Gaussin, je vois tous les jours la meilleure compagnie de Paris, des militaires, des financiers, des poètes. Eh ! précisément, voici M. Lanoue.

SCENE II.

LANOUE, LISETTE.

LANOUE.

Moi-même, ma chère Lisette.

LISETTE, *avec humeur.*

Enchantée de vous voir.

LANOUE.

C'est ce qui me paraît. Comment se porte Mademoiselle Gaussin.

LISETTE.

Bien.

LANOUE.

Est-elle ici ?

LISETTE.

Oui.

LANOUE.

Je puis donc entrer ?

LISETTE.

Non !

LANOUE.

Est-ce qu'elle est toujours....

LISETTE.

Triste.

LANOUE.

Te parle-t-elle de moi ?

LISETTE.

Jamais.

LANOUE.

Ainsi, mes amours vont...

LISETTE.

Mal.

LANOUE.

Tu es consolante.

LISETTE.

Je suis franche.

LANOUE.

Ta maîtresse fera donc ?...

LISETTE.

Tout pour vos ouvrages, rien pour l'auteur.

LANOUE.

Je vois que je n'ai pas l'honneur d'être dans les bonnes grâces de mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Vous êtes clairvoyant.

LANOUE.

Mais si j'avais les ressources de M. Mondor, le fermier général, je te ferais bien changer d'avis.

LISETTE.

Croyez-vous.

LANOUE.

J'en suis sûr..

Air : *Cinquième édition.*

Soit dit ici sans t'offenser,
Pour captiver femme charmante,
L'homme habile doit commencer
Par humaniser la suivante ;
Les financiers à leurs discours
Envain vous trouvent insensibles,
Pour vous convaincre, ils ont toujours
Des argumens irrésistibles.

LISETTE.

Monsieur, chacun a son genre, et ce n'est pas le mien.

LANOUE.

Mais pourquoi donc me veux-tu tant de mal ?

LISETTE.

Parce que je crois que votre amour est plus dans la tête que dans le cœur.

LANOUE.

Que t'importe ?

LISETTE.

J'aime ma maîtresse.

LANOUE.

Comme tous ceux qui la connaissent.

LISETTE.

Elle a des succès dans tous les genres ; encore hier, après avoir joué *Zaïre*, elle a joué la *Pupille*.

LANOUE.

Le public lui rend bien justice.

Air nouveau de M. Wicht.

Ravi par l'attrait séducteur
De son doux et touchant organe,
Ne voit-on pas le spectateur
Envier le sort d'Orosmane ;
Tel est le magique pouvoir
De cette actrice aimable et tendre,
Que l'on voudrait lui jeter le mouchoir
Baigné des pleurs que son jeu fait répandre.

LISETTE.

Bien, M. Lanoue, très-bien, voilà presque mot à mot ce que M. Mondor lui disait l'année passée...

LANOUE.

Toujours M. Mondor, quel si grand mérite a-t-il donc pour qu'il ne soit jamais question que de lui.

LISETTE.

Il a le mérite d'être un homme très-intéressant.

LANOUE.

Pour les gens intéressés.

LISETTE.

Plein de gaîté, de bonhomie, de magnificence.

LANOUE.

Mais nous verrons ce que son amour durera.

LISETTE.

Eternellement, M. Lanoue, nous en avons des garants bien certains.

LANOUE.

J'entends, tu veux parler de ce billet en blanc qu'il a déposé entre les mains de ta maîtresse.

LISETTE.

Pour la remercier d'avoir embelli par ses talens les fêtes brillantes qu'il a données à la cour. Ce billet peut devenir au gré de ma maîtresse une promesse de mariage, ou une lettre de change d'un prix considérable.

LANOUE.

Fort bien, mais il n'y a qu'une petite difficulté.

LISETTE.

Laquelle ?

LANOUE

Combien y a-t-il de tems que Mondor n'est venu ici ?

LISETTE.

Deux mois, et franchement son absence me paraît une énigme.

LANOUE.

Je vais t'en donner le mot ; il se marie.

LISETTE

Il se marie !

LANOUE.

Madame de Pompadour, lui fait épouser une jeune personne dont elle protège la famille.

LISETTE.

En vérité.

LANOUE.

Il y a plus, je sais qu'il cherche les moyens de retirer des mains de ta maîtresse son imprudent billet.

LISETTE.

Vous croyez, M. Lanoue.

LANOUE.

J'en suis certain, il ne viendra pas lui-même, mais vous recevrez un message, en conséquence.

LISETTE.

Adieu tous mes projets de fortune.

LANOUE, *en riant.*

Tu vois que ce n'est pas le moment de me traiter avec trop de rigueur.

LISETTE.

Oui, riez, le moment est bien choisi. J'entends quelqu'un. Oh ! mon Dieu, serait-il possible ? c'est M. Mondor

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MONDOR.

MONDOR.

Moi-même ; bonjour Lisette, bonjour mon enfant ; M. Lanoue, je vous salue.

LISETTE.

Oh ! monsieur, que je suis donc contente de vous revoir ? il y a un siècle qu'on ne vous a vû ici.

MONDOR.

Que veux-tu, mon enfant ? des payemens à faire, des remboursemens à suivre, des ordres à donner, des visites à recevoir, des emplois à remplir, que sais-je, moi, un tourbillon d'affaires qui ne me laisse pas le tems de respirer.

LISETTE.

Je cours prévenir ma maîtresse de votre visite.

MONDOR.

Cette chère amie, j'aurai un plaisir infini à la revoir.... Un mot, Lisette !

LANOUE.

Ma présence pourrait gêner une aussi touchante entrevue, je me retire.

MONDOR.

Comment, vous nous quittez, mon cher Lanoue. Est-ce que je vous fais peur ?

LANOUE.

Non, monsieur, non, mais je crains d'être indiscret.

MONDOR.

Restez, mon ami, restez, je vous rencontre à-propos, j'ai besoin de vous ; dis-moi, Lisette, ta maîtresse a-t-elle eu beaucoup de visites en mon absence ?

LISETTE.

Fort peu.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

Quelques jeunes gens bien futiles,
Quelques parvenus bien communs,
Quelques savans bien inutiles,
Quelques oisifs bien importuns.

MONDOR.

Si des sots, la foule obstinée
Est admise dans sa maison,
Son portier doit, dans la journée,
Bien souvent tirer le cordon.

LISETTE.

Votre visite l'en dédommagera, et je vais vous annoncer.

MONDOR.

Bien, ma chère, bien.... Cette Lisette à un langage.

(*Il lui donne une bourse.*)

LISETTE.

Qui ne vaut pas le vôtre, monsieur.

(*Elle fait une grande révérence et sort.*)

SCENE IV.

MONDOR, LANOUE.

MONDOR.

Elle est vraiment très-aimable, n'est-il pas vrai, Lanoue.

LANOUE.

Du moins elle doit vous paraître telle.

MONDOR.

Ah ça, parlons d'affaires, maintenant.

LANOUE.

Je suis à vos ordres.

MONDOR.

Je sais, mon ami, que vous tournez assez joliment un vers.

LANOUE.

Monsieur, vous me flattez.

MONDOR.

Non, vraiment, j'ai vu de vous de petites facéties qui m'ont paru tout à fait comiques.

LANOUE.

J'avoue que le public m'a traité quelquefois avec beaucoup d'indulgence.

MONDOR.

Il faut continuer, mon ami, et pour cela, le théâtre vous offre un champ vaste.

LANOUE.

Molière à fait la moisson.

MONDOR.

Les ridicules sont toujours une mine inépuisable.

Air : *Du partage de la richesse.*

Il vous reste maint personnage,
Maint sujet qui n'est pas connu ;
Voyez avec quel art le Sage
Vient de nous peindre un parvenu,
Sa plume habile nous retrace
Son cœur, son esprit, trait pour trait.

LANOUE, *le fixant.*

Monsieur, combien je vous rends grâce,
Vous me rappelez Turcaret.

MONDOR.

Oh ! j'ai quelquefois des idées !...

LANOUE.

Lumineuses.

MONDOR.

Mais je n'ai pas le talent de les exprimer, et c'est précisément pourquoi je reclame aujourd'hui vos services.

LANOUE.

A quoi, puis-je vous être utile ?

MONDOR.

Je voudrais que vous me fissiez le plaisir de me composer une douzaine, ou une demi-douzaine de vers dont j'ai besoin.

LANOUE.

Des vers, monsieur !

MONDOR.

Oui, grands ou petits, comme vous voudrez, la longueur ne me fait rien.

LANOUE.

Je le crois, mais mon tems....

MONDOR.

Est très-précieux ; soyez tranquille, je vous dédommagerai.

LANOUE.

Quoi ! vous supposeriez que l'intérêt?

MONDOR.

Pourquoi pas, chaque chose à son prix dans le monde. Vous avez de l'esprit, j'ai de la fortune ; vous faites des billets doux, j'en fais au porteur ; vous composez des vers, je souscris des lettres de change ; si j'emprunte votre talent, je dois vous offrir ma bourse, c'est dans l'ordre.

LANOUE.

Air : *Si Dorilas.*

Détrompez-vous, et daignez croire
Que le véritable écrivain
Cède au doux charme de la gloire,
Et jamais à l'appas du gain ;
A ses calculs, lorsqu'on se livre,
On ne rime qu'avec effort,
Celui qui travaille pour vivre
Ne vit jamais après sa mort.

MONDOR.

Même air.

Un mot échappé de ma bouche,
De vous m'attire une leçon,
Le mot *argent* vous effarouche,
Et j'en devine la raison ;
Monsieur, recevez mes excuses,
L'homme le moins intelligent
Sait que le commerce des Muses
N'est pas un commerce d'argent.

LANOUE.

Au fait, monsieur, de quoi s'agit-il ?

MONDOR.

Vous connaissez l'estime, l'attachement que j'ai pour l'aimable Gaussin.

LANOUE, *à part.*

Où veut-il en venir.

MONDOR.

Je puis ajouter que je suis payé d'un véritable retour.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Jamais mon triomphe ne tarde,
Pour plaire exprès je suis formé,
Je pars, j'arrive, je regarde,
Je dis, j'aime et je suis aimé.

LANOUE.

Je vous en fais mon compliment.

MONDOR.

Je le reçois ; mais cet attachement tout innocent qu'il est, me donne des ridicules dans le monde.

LANOUE.

Comment des ridicules.

MONDOR.

Oui, ma foi : on me croit ce qu'on appelle amoureux, on dit que mon intention est de l'épouser, et la première personne que je dois détromper, c'est Mademoiselle Gaussin

LANOUE.

Il me semble que pour cela, vous n'avez pas besoin de mon ministère.

MONDOR.

Au contraire, tel que vous me voyez, je suis timide comme un enfant, et je n'aurais jamais le courage de lui dire de ces choses que... là... de ces choses qui ne font jamais plaisir a une jolie femme, au lieu qu'en tournant cela avec grâce.

LANOUE.

Air : *La parole.*

Je vous entends parfaitement,
Et je saisis votre pensée,
D'un adieu fait trop brusquement,
Sa vanité serait blessée.

MONDOR.

C'est cela, c'est cela.

Fin de l'air.

De la désoler sans retour,
Je me ferais un vrai scrupule,
Un financier qui fait sa cour,
S'il veut renoncer a l'amour,
Doit savoir dorer *(bis.)* la pillule.

LANOUE, *à part.*

Ah ! monsieur le fermier général, je vous tiens.

MONDOR.

N'est-ce pas votre avis, M. Lanoue.

LANOUE.

Certainement. (*à part.*) Il me donne beau jeu, il faut que j'en profite.

MONDOR.

Ainsi vous allez m'arranger quelques jolis petits vers, bien adaptés à la circonstance.

LANOUE.

Dans une heure, je vous les apporte.

MONDOR.

Écoutez donc, si vous pouviez me les mettre en chanson, cela me conviendrait beaucoup.

LANOUE.

En chanson.

MONDOR.

Oui, je les chanterais dans toutes les sociétés, et je serais plus sûr de produire l'effet que j'en attends.

LANOUE.

Très-volontiers, en chanson.

Air : *De la chasse.*

Sous les dehors d'un joyeux délire,
En folâtrant on cache une leçon,
Couplet malin souvent peut instruire,
Un mot heureux embellit la raison.

Ensemble.

Sous les dehors, etc.

MONDOR.

Pannard, Favart en sont tous deux la preuve,
Leurs traits piquans m'ont souvent amusé.

LANOUE.

De leurs couplets, n'espérez plus d'épreuve,
Depuis long-tems le moule en est brisé.

MONDOR.

Sous les dehors d'un joyeux délire,
En folâtrant on cache une leçon,
Couplet malin souvent peut instruire,
Un mot heureux embellit la raison.

LANOUE.

Sous les dehors d'un joyeux délire,
En folâtrant on cache la raison,
Couplet malin souvent peut instruire,
Et vous aurez bientôt votre leçon.

(*il sort.*)

SCENE V.

MONDOR, *seul.*

Me voilà tranquille de ce côté, comme je ne puis pas encore apprendre à Mademoiselle Gaussin que je me marie, je lui ferai pressentir au moins que je ne dois être que son ami; ah! que ne suis-je aussi avancé pour le billet en blanc que je lui ai remis, et dont je ne connais pas encore le contenu. Bah?

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

J'aurais grand tort, sur ce billet
De concevoir le moindre ombrage,
Je suis bien sûr qu'elle en a fait
Un délicat et noble usage;
Je l'ai souscrit sans nuls regrets,
Pour cette beauté que j'honore,
Je n'en suis point inquiet... mais
J'aimerais mieux l'avoir encore.

Que Gaussin exige au surplus
Une somme forte ou petite,
Avec quelques cent mille écus,
En moins d'une heure j'en suis quitte;
De bien acquitter mes billets
Je m'applaudis et je m'honore,
Je le pairai volontiers... mais
J'aimerais mieux l'avoir encore.

La voici, je vais savoir à quoi m'en tenir.

SCENE VI.

MONDOR, Mlle. GAUSSIN, LISETTE.

GAUSSIN.

Mon Dieu, monsieur, quel miracle de vous voir, vous devenez d'un rare.

MONDOR, *un peu embarrassé.*

Il est certain, mademoiselle, qu'avec la meilleure volonté du monde?

GAUSSIN.

On est quelquefois forcé de négliger ses amis.

MONDOR.

C'est vrai.

GAUSSIN.

Au reste, je ne suis pas exigeante, vous le savez, et je rends grâces au motif qui vous ramène chez moi après deux mois d'absence.

MONDOR, *à part.*

Elle s'en doute.

GAUSSIN.

Qu'avez vous, mon ami ? je ne vous trouve pas cet air franc et ouvert que vous avez ordinairement.

MONDOR.

Pardonnez moi, pardonnez moi.

GAUSSIN.

Non, non, non, ce n'est pas certainement la fortune qui vous inquiète.

MONDOR, *à part.*

Nous y voilà.

GAUSSIN.

Je sais que vous faites toujours de grandes affaires.

MONDOR.

Fort peu, tout est en stagnation.

LISETTE.

Cependant, monsieur, les dernières campagnes vous ont produit des bénéfices immenses. Cinq ou six millions je crois.

MONDOR.

Six millions !

Air : *du Petit matelot.*

A cette étrange calomnie
Gardez-vous bien d'ajouter foi,
Voilà toujours comme l'envie
Se plaît à s'armer contre moi ;
C'est une fausseté notoire
Sur notre gain que l'on grossit,
Ma chère, il ne faut jamais croire
Que la moitié de ce qu'on dit.

LISETTE.

C'est encore fort honnête.

GAUSSIN.

Quand cela serait, mon ami, personne n'aurait droit de

s'en plaindre, vous faites un si noble emploi de vos richesses.

MONDOR, *à part.*

Voilà l'instant de la crise.

LISETTE.

Les amis de monsieur en auront leur part.

MONDOR, *à part.*

Oh ! la friponne.

LISETTE.

N'est-ce pas M. Mondor.

MONDOR.

Lisette a toujours le petit mot pour rire ; mais à propos de plaisanterie, puis-je vous demander si vous avez rempli un certain billet que je vous ai laissé ?

GAUSSIN.

Un billet en blanc ! je sais ce que vous voulez dire... il est serré précieusement, mais soyez sans inquiétude, j'en ferai usage au premier jour.

MONDOR.

Vous me ferez plaisir, je ne vous cache pas que je songe a quitter les affaires, et je ne voudrais pas laisser ma signature en souffrance.

GAUSSIN.

Entre mes mains elle n'a rien à craindre.

MONDOR.

Je le sais, mais un billet peut s'égarer.

GAUSSIN.

J'ai toujours grand soin de ce qui me vient de mes amis.

MONDOR.

Tandis que nous sommes ensemble, si vous vouliez...

GAUSSIN.

Le remplir... c'est fait.

MONDOR.

Cela se rencontre au mieux, j'ai précisément sur moi une rentrée de fonds.

GAUSSIN.

Insuffisante à coup sûr, pour en acquitter la valeur.

MONDOR.

Vous me disiez dans l'instant que vous n'étiez pas exigeante.

GAUSSIN.

Air : *De la Romance de Délia.*

Oui, je le suis, et je dois vous le dire,
Un tel aveu vous surprend, je le vois ;
Mais quand on peut avoir ce qu'on desire
Il est permis d'user de tous ses droits.

MONDOR, *en parlant.*

D'accord, mais il est des bornes.

GAUSSIN.

Tout accepter, quitte à rendre,
Telle est quelquefois ma loi,
Si vous pouviez me comprendre,
Vous penseriez comme moi.

MONDOR, *toujours en parlant.*

Il me semble, mademoiselle, que la chose est assez intelligible.

GAUSSIN.

Même air.

Ce gage heureux de votre confiance
Est à mes yeux bien touchant et bien doux,
Aussi ma main doit, par reconnaissance,
Y mettre un prix qui soit digne de vous.

(1) MONDOR, *toujours en parlant.*

C'est très-généreux de votre part.

GAUSSIN.

Du seul parti qu'il faut prendre,
Mon cœur me prescrit la loi,
Si vous pouviez me comprendre,
Vous penseriez comme moi.

MONDOR.

Vous ne croyez donc pas que cent mille francs que j'ai dans mon porte-feuille suffisent pour y faire honneur.

GAUSSIN, *riant.*

Cent mille francs, non, mon cher Mondor.

LISETTE.

Certainement, votre signature vaut mieux que cela.

(1) Ces trois phrases de Mondor n'empêchent pas l'air de continuer.

MONDOR, *piqué.*

Air : *Une fille est un oiseau.*

Je vous comprends, c'en est fait,
Pour un instant je vous quitte,
Mais je reviens, et j'acquitte
Ma promesse et mon effet;
A mon sort je me résigne,
De mon nom je serai digne,
Tous les billets que je signe
N'ont jamais eu de protêt;
Mais au moins l'expérience
M'apprendra qu'il faut d'avance
Savoir ce que l'on promet.
Désormais l'expérience, etc. *(Il sort.)*

SCENE VII.

Mlle. GAUSSIN, LISETTE.

GAUSSIN.

Mais, Lisette, conçois-tu le ton et les manières de notre financier.

LISETTE.

Il est vrai qu'on n'est pas plus original.

GAUSSIN.

Je crois vraiment, qu'il a des inquiétudes sur son billet.

LISETTE.

Pis que cela, mademoiselle.

GAUSSIN.

Quoi donc ?

LISETTE.

Il a cessé de vous aimer.

GAUSSIN.

Qui te le fait penser.

LISETTE.

Tout, cet homme gai, jusqu'à la folie, galant jusqu'a la fadeur, amoureux, jusqu'a l'importunité, ne vous a pas adressé le plus léger compliment.

GAUSSIN.

Je ne les aime pas.

LISETTE.

La plus petite douceur.

GAUSSIN.

Qui ne prouve rien.

LISETTE.

Au contraire, monsieur n'a été occupé que de son billet.

GAUSSIN.

J'avoue que son langage m'a paru aujourd'hui fort étrange.

LISETTE.

Si je ne craignais de vous affliger, je vous en dirais bien la raison.

GAUSSIN.

Tu peux parler.

LISETTE.

Il va se marier.

GAUSSIN.

Mondor, se marier.

LISETTE.

Avec une protégée de la marquise.

GAUSSIN.

Qui te l'a dit !

LISETTE.

M. Lanoue.

GAUSSIN.

Propos de coulisse.

LISETTE.

Personne n'en doute.

GAUSSIN.

Si je le croyais...

LISETTE.

Que feriez vous ?

GAUSSIN.

Je me vengerais.

LISETTE.

C'est mon avis.

GAUSSIN.

Oui, mais les moyens.

LISETTE.

Il y en a mille.

GAUSSIN.

Je ne les vois pas.

LISETTE.

Les voici : que pensez-vous de M. Lanoue ?

GAUSSIN.

Beaucoup de bien.

LISETTE.

Et vous le voyez ? . . .

GAUSSIN.

Avec plaisir.

LISETTE.

Eh bien, mademoiselle, il vous adore, couronnez ses vœux, et invitez le financier à la noce.

GAUSSIN.

Cela n'est pas mal imaginé ; mais la vengeance n'est pas assez forte, je puis faire mieux, et je vais y penser sur le champ.

LISETTE.

Si M. Mondor revient, que lui dirai-je ?

GAUSSIN.

Qu'il attende.

LISETTE.

Et à M. Lanoue.

GAUSSIN.

Qu'il peut entrer.

SCENE VIII.

LISETTE, *seule.*

A merveille, tout va bien pour moi, l'on ne m'accusera pas de partialité, j'ai parlé pour tout le monde.

Air : *On se chagrine trop vîte.* (de Florian.)

J'ai double chance pour une,
Et je sais mettre à profit,
Le traitant pour ma fortune
Et l'auteur pour mon esprit.
Puisqu'il faut s'instruire et prendre,
Ah ! qu'on est heureux d'avoir
Deux oreilles pour entendre
Et deux mains pour recevoir.

SCENE IX.

LISETTE, LANOUE.

LISETTE.

Arrivez donc, monsieur, arrivez donc ?

LANOUE.

Rien ne presse pour ce que je dois apprendre.

LISETTE.

J'ai a vous donner.

LA NOUE.

Mon congé.

LISETTE.

La plus heureuse nouvelle. Ma maîtresse était aveugle, elle ne l'est plus, elle était sourde, elle vous écoute, c'est un changement, mais en êtes vous fâché ?

LA NOUE.

Oh ! non, ma chère Lisette, je puis donc espérer.

LISETTE.

Tout.

Air : *Vaudeville de la Fille en loterie.*

Des femmes, connaissez le cœur,
Un rien le dégage ou l'enchaîne,
Long-tems sur le choix d'un vainqueur,
Ma maîtresse fut incertaine ;
Mais puisque vous fixez ses goûts,
Que par vos soins elle est changée,
Nous verrons enfin, grâce à vous,
Une *Coquette corrigée.*

LA NOUE.

Ce sera mon meilleur ouvrage.

LISETTE.

Vous aurez travaillé pour vous.

LA NOUE.

Air : *C'est un charme, c'est un délire.*

Quel doux transport, ce doux aveu m'inspire,
C'est un charme, c'est un délire ;
Quel doux transport il m'inspire.
Tiens, prends. *(il lui donne une bague.)*

LISETTE.

Non, non, monsieur.

LA NOUE.

Tu n'es donc pas soubrette.

LISETTE.

Vous donnez, mais d'honneur,
Vous n'êtes pas poète.

LA NOUE.

C'est un charme, c'est un délire.
Quel doux transport il m'inspire.

LISETTE.

Ah ! quel transport, quel délire.

SCENE X.

LANOUE, *seul*, *avec enthousiame.*

La charmante Gaussin est donc enfin sensible à mes vœux ? ce retour m'étonne, au point que j'ai peine à concevoir encore l'excès de mon bonheur...mais pourquoi en douterais-je, tout change, c'est la loi commune.

Air : *De la bacarole du vaisseau.*

Le papillon qui bat de l'aile,
De fleurs en fleurs aime à courir,
A l'amour il est infidèle
Et n'est fidèle qu'au plaisir.
Tout change et se renouvelle,
Toujours la nature infidèle
Suit cette aimable loi, qu'il faut suivre comme elle ;
Amour sans la constance a bien moins de danger,
Partout sur le bonheur on discute, on raisonne,
La gloire nous le montre et le plaisir le donne.
Il faut changer,
Et voltiger,
Oui, oui, oui.
Le papillon, etc.

Voici Mondor. Les vers que j'ai faits pour lui, acheveront j'espère ce que l'amour a commencé.

SCENE XI.

LANOUE, MONDOR.

MONDOR.

Ah ! ah ! c'est vous mon cher Lanoue, vous me semblez radieux.

LANOUE.

Il est vrai que j'éprouve un ravissement inexprimable.

MONDOR.

Que ce séjour fait naître sans doute.

LANOUE.

Je l'avoue.

MONDOR.

Aussi je vois que vous ne vous faites pas prier pour y venir.

LANOUE.

Et moins encore pour m'y fixer.

MONDOR.

De la présomption.

LANOUE.

Non, c'est de l'espoir.

MONDOR.

Fondé.

LANOUE.

Je le crois.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Jamais mon triomphe ne tarde,
Pour plaire exprès je suis formé,
Je pars, j'arrive, je regarde,
Je dis j'aime et je suis aimé.

MONDOR.

Fort bien, vous prenez votre revanche.

LANOUE.

Non, je profite de vos leçons.

MONDOR.

Ainsi vous croyez être préféré.

LANOUE.

Sans doute, et grâce à vous, vous m'avez cédé la place ; votre défiance a blessé l'aimable Gaussin, sa colère contre vous a augmenté son goût pour moi, et vous m'avez servi sans le vouloir. Vous êtes un rival charmant.

MONDOR.

Mais voilà un bien prompt retour.

LANOUE.

Tant mieux, cela évite la monotonie, il n'y a qu'un pas du bien au mal, du mal au bien, il faut savoir jouir de l'un et souffrir l'autre.

MONDOR.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

LANOUE.

Oh ! je me souviens d'avoir lû Montaigne.

Air : *de Marianne.*

Sur le grand chemin de la vie ,
Chacun de nous est voyageur,
L'aspect des sites qui varie
Est tour à tour triste et flatteur.
Riants guérets ,
Sombres forêts ,
Aride plage ,
Et charmant paysage,
Déserts affreux ,
Côteaux heureux,
Moi je vois tout,
Et tout est de mon goût ;
Jettant des fleurs sur mon passage,
De mes destins suivant le cours,
Par les arts et par les amours
J'embellis le voyage.

MONDOR.

De la philosophie.

LANOUE.

C'est elle qui fait les bons poètes.

MONDOR.

Les bons poètes , font les bons vers. Ou sont les miens.

LANOUE.

Vous conviendrez que je suis exact , les voici.

MONDOR.

On n'est pas plus aimable , vous êtes vous souvenu de mes intentions.

LANOUE.

Je crois les avoir remplies.

MONDOR.

Air : *Vaud. de Folie et Raison.*

Donnez , je veux les lire.

LANOUE.

(haut.) Lisez et jugez moi ;
(à part.) Voyons , que va-t-il dire ,
Il est content , je croi.

MONDOR, *à part.*

Contre moi, c'est une épigramme.

LANOUE.

Comment trouvez-vous les vers.

MONDOR.

Bien.

Pour toucher le cœur d'une femme,
Vous avez pris le bon moyen.

Ensemble.

LANOUE.

Je puis en assurance
L'attaquer aujourd'hui,
Le trait que je lui lance
Ne va pas jusqu'à lui.

MONDOR.

Il croit en assurance
M'attaquer aujourd'hui,
Mais le trait qu'il me lance
Va retomber sur lui.

LANOUE.

Ainsi vous approuvez le style?

MONDOR.

Oui; d'honneur, chaque vers me plait.

LANOUE.

Ils ont un tour assez facile.

MONDOR.

J'en conviens, le tour est parfait.

Ensemble.

LANOUE.

Je puis, etc.

MONDOR.

Il croit, etc.

MONDOR.

Mais voici mademoiselle Gaussin.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. GAUSSIN.

GAUSSIN.

Bonjour, mon cher Lanoue. (*à Mondor.*) Déjà revenu, Monsieur. (*à Lanoue.*) Mon ami, ne vous ai-je pas fait attendre?

LANOUE.

Quand on doit vous voir, on attend toujours trop.

MONDOR.

C'est ce que j'allais dire.

LA NOUE

Je vous apporte le répertoire de la semaine.

GAUSSIN.

Les spectacles sont-ils bons. (*elle lit.*) Mardi, Zaïre, jeudi, la Métromanie, et samedi, le Méchant.

LA NOUE.

Si nous n'avons pas de monde!

GAUSSIN.

Et la Coquette corrigée.

LA NOUE.

Je la corrige.

GAUSSIN.

Au moment d'être joué, on devient plus sévère.

LA NOUE.

On a raison.

Air : *Si Dorilas.*

Il faut que du plan et du style
Tous les défauts soient effacés,
Le parterre est plus difficile,
Quand l'auteur ne l'est pas assez;
Par fois un succès éphémère
Couronne un ouvrage impromptu,
Mais le public ne revoit guère
Ce que l'auteur n'a pas revu.

GAUSSIN.

Je vois que vous n'aimez pas à parler de vous.

LA NOUE.

Toujours aimable.

GAUSSIN.

Toujours vraie. Mon ami, voir vos ouvrages, c'est les applaudir, et vous connaître, c'est vous aimer.

LA NOUE.

J'avais besoin d'entendre un si touchant aveu.

MONDOR, *à part.*

Il est flatteur pour moi.

GAUSSIN.

Doucement, n'y donnez pas une interprétation trop étendue.

LA NOUE.

Eh quoi! seriez-vous donc toujours...

GAUSSIN.

Ennemie de l'amour! non, mais je le crains:

Air : *Vaudeville de Pellegrin.*

C'est un enfant qu'on a gâté,
Il devient traître par malice,
Inconstant par légèreté
Et séducteur par artifice ;
Le connaître, hélas ! trop souvent
C'est se préparer des allarmes,
Ne sait-on pas qu'un jeu d'enfant
Doit toujours finir par des larmes

MONDOR.

Pardon, si j'interromps un entretien aussi intéressant.

GAUSSIN, *à part.*

Il est piqué.

MONDOR.

Avez-vous eu la bonté de chercher mon billet ?

LANOUE.

Ah ! M. Mondor, est-ce là le moment de parler d'affaire.

MONDOR.

M. Lanoue, vous songez aux vôtres, et moi, je pense aux miennes.

GAUSSIN.

Vous êtes donc bien pressé.

MONDOR.

Non, mais...

GAUSSIN.

Mais vous le voulez tout de suite ; je conçois votre impatience, chaque instant de retard est un larcin que je fais à l'objet de vos amours.

MONDOR.

Comment, mademoiselle, est-ce qu'on vous a dit...

GAUSSIN.

Que vous vous mariez, oui, mon ami, c'est Lanoue qui m'en a donné la nouvelle.

MONDOR, *à part.*

Le traître, il me le paiera, et je vais faire usage de ses vers contre lui-même.

GAUSSIN.

Mais auparavant, il faut que j'acquitte votre billet, et je vais le chercher.

MONDOR.

Par la même occasion si vous vouliez répondre à ces vers.

GAUSSIN.

Vous faites des vers.

MONDOR.

Ils ne sont pas de moi.

GAUSSIN.

On vous a fait parler.

MONDOR.

Ils ne sont pas pour moi.

LANOUE.

Que veut dire...

MONDOR.

Lisez.

GAUSSIN, *regardant Lanoue.*

Volontiers... Ah! je reconnais l'écriture.

LANOUE.

Permettez.

GAUSSIN.

Ils doivent être charmans.

MONDOR, *à part.*

Il enrage.

LANOUE, *à part.*

La vengeance est gaie.

GAUSSIN, *lisant.*

Lisons.

MONDOR.

C'est un couplet.

GAUSSIN.

Je vais le chanter.

Air : *Vaudeville de Musard.*

Je suis fixé, grâce à vos charmes,
Par deux sentimens, tour à tour
A l'amitié je rends les armes,
Je cède à l'attrait de l'amour;
Des deux sentimens que je cite,
Je n'exige que la moitié,
Car franchement pour mon mérite
C'est encor trop de l'amitié.

Il est bien modeste.

LANOUE.

Mais je voudrais.

GAUSSIN.

La réponse... Tout à l'heure, M. Mondor en attend une aussi.

Air : *De Gessner.*

Un moment, point d'impatience;
Tous les deux croyez moi d'avance,
A profit je mettrai l'absence,
Et toux deux
Vous serez heureux.

LANOUE.

Mais du moins vous devez m'entendre.

GAUSSIN.

Oui, sans plus attendre,
Je vais vous apprendre
Le vœu de mon cœur,
Je pourrais le dire,
Mais je dois l'écrire,
Vous êtes auteur.

GAUSSIN.

Ainsi donc, point d'impatience,
Tous les deux, croyez moi d'avance,
A profit je mettrai l'absence,
Et tous deux
Vous serez heureux.

LANOUE, MONDOR.

Pour calmer mon impatience,
Je voudrais deviner d'avance,
Et savoir tout ce qu'elle pense
Sur nous deux
Et sur nos aveux.

MONDOR.

Sur mon billet...

GAUSSIN.

Soyez tranquille,
Ce billet utile,
Orné de mon style,
Vous sera remis;
Mais quoique je fasse,
Il faut avec grâce
En payer le prix.

GAUSSIN.

Ainsi donc, etc.

LANOUE, MONDOR.

Pour calmer, etc.

SCENE XIII.

LANOUE, MONDOR.

MONDOR.

Eh bien, mon cher Lanoue.

LANOUE.

Eh bien, monsieur.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

J'aime assez la plaisanterie
Qui fait naître ce quiproquo,
C'est un moyen de comédie
Qui me paraît assez nouveau.

MONDOR.

Pour vos vers de cette manière
Tout devient égal entre nous,
Pour moi vous daignâtes les faire,
Je viens de les offrir pour vous.

LA NOUE.

Très-bien.

Air : *Dans ce salon.*

D'honneur, le tour est excellent,
Loin de m'en plaindre je l'admire,
Mais sur certain billet en blanc
A mon tour je pourrais bien rire;
En fait de billets, j'en convien,
Nous avons eu tort l'un et l'autre,
Mais je n'ai pas signé le mien
Et vous avez signé le vôtre.

MONDOR.

Encore, continuez.

LA NOUE.

Pourquoi pas.

MONDOR.

Vous êtes bien gai.

LA NOUE.

Il y a des choses si plaisantes.

MONDOR.

Et des hommes qui le sont si peu.

LA NOUE.

Quoi ! vous seriez piqué ?

MONDOR.

Moi, pas du tout.

LA NOUE.

Vous en avez l'air.

MONDOR.

Il est trompeur.

LA NOUE.

Vous seriez bien agréablement surpris, si, au lieu d'une lettre de change que vous attendez, on allait vous présenter un promesse de mariagé en bonne forme.

MONDOR.

Je ne le crois pas.

LA NOUE.

Que sait-on.

MONDOR.

Avec un rival comme vous.

Air : *Ballets des Pierrots.*

Près d'une femme enchanteresse
Vous êtes vraiment dangereux,
Près d'elle vous pouvez sans cesse
Jouer les rôles d'*amoureux*.

LANOUE.

Ce sont là des moyens frivoles;
Manteau, valet, jeune premier,
Moi je donnerais tous mes rôles
Pour un emploi de *financier.*

MONDOR.

Enfin, nous verrons.

LANOUE.

J'oserais presque parier pour vous, et je voudrais perdre.

MONDOR.

Je le crois, il faut attendre.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE, Mlle GAUSSIN.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-tems, car voici ma maîtresse.

GAUSSIN.

Pardon, messieurs, mon cher Mondor, j'ai eu toutes les peines du monde a trouver votre billet, je l'avais si bien serré... mais enfin...

MONDOR.

Vous l'avez et je vais connaître...

GAUSSIN.

Un moment, les muses, avant tout...

Air : *C'est du bien que l'on en dit.*

Vos vers plaisent à tous les goûts,
Comme l'auteur chacun les aime,
Les miens seraient dignes de vous
Si vous les aviez faits vous-même;
Mais au lieu de juger l'esprit,
Jugez ce que le cœur m'inspire,
Ne voyez pas ce que j'ai dit,
Voyez ce que j'ai voulu dire. *(elle lui remet un papier.)*

LANOUE.

Vous n'avez rien a craindre. *(lisant.)*

Serment d'amour est trop vîte oublié,
Ce dieu fait en mourant naître l'indifférence,
Et je préfère l'amitié
Qui ne connaît pas l'inconstance.

Votre amitié vaut mieux que l'amour d'une autre.

GAUSSIN.

Mondor, c'est à votre tour.

MONDOR, *prenant son porte-feuille.*

Je suis à vos ordres.

GAUSSIN.

Un moment, avant de compter, sachez ce que je vous demande.

MONDOR.

Comme elle me regarde.

GAUSSIN, *lui montrant un billet plié.*

Un moment, vous reconnaissez bien votre signature.

MONDOR.

Parfaitement.

GAUSSIN.

Lisez.

LISETTE.

Il se fait bien prier.

MONDOR.

Allons.

Air: *de l'Opéra-comique.*

Du plus solemnel des billets,
Ma parole est la garantie,
Très-librement moi je promets...

LISETTE.

Allons, monsieur, courage

MONDOR, *stupéfait.*

D'aimer Gaussin toute ma vie.

GAUSSIN.

Oui, c'est là mon vœu le plus doux,
Songez que la dette est valable,
Vivez long-tems et puissiez vous
N'être pas insolvable.

MONDOR.

Femme charmante.

Air: *Bouton de rose.*

Toute la vie,
Ce serment comblera mes vœux.

LANOUE.

Ah! ne craignez pas qu'il l'oublie,
Car c'est promettre d'être heureux
Toute la vie.

MONDOR.

Mais comment vous témoigner...

GAUSSIN.

Je ne vous conçois pas, ce trait n'est-il pas tout naturel?

LANOUE.

Oui, de votre part, puisqu'il est charmant.

GAUSSIN.

Mondor avait conçu quelques inquiétudes, j'ai voulu le punir et lui montrer comment les femmes se vengent.

LISETTE.

Ma foi, j'avoue qu'à votre place, je me serais vengée autrement.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville du Panorama.*

MONDOR.

Je voulais former une chaîne,
Mais l'hymen est, malgré nos vœux,
Une loterie incertaine
Où les perdans sont très-nombreux;
Me bornant au choix d'une amie,
Mon cœur gagne à ce qu'il promet,
Et sans mettre à la loterie
J'ai rencontré le bon *billet*.

LISETTE.

L'amour avec l'hymen, son frère,
Est en guerre depuis long-tems,
Tous deux ils ont des frais à faire,
Mais tous deux ils sont différens;
L'hymen borné dans sa dépense,
Trop souvent s'expose au protêt,
Et sans attendre l'échéance
L'amour acquitte le *billet*.

LANOUE.

La poésie et la finance,
Ensemble ont très-peu de rapport;
Mais malgré cette différence,
Sur deux points elles sont d'accord.
Le financier et le poète,
Tous deux calculent leurs effets,
Et leur réussite est complette,
Quand ils placent bien leurs *billets*.

GAUSSIN, *au public.*

Pour qu'un auteur soit jugé digne
D'obtenir un succès constant,
Il faut que votre main lui signe
Un billet payable comptant;
A nous en ravir l'espérance
Déjà plus d'un censeur est prêt,
Ah! daignez charger l'espérance
D'acquitter pour vous le *billet*.

FIN.

PQ 2207 C27M3

Chazet, André René Polydore Alissan de
Mademoiselle Gaussin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 27 05 02 011 1